

De la même autrice

La Dernière Sonate de l'hiver, Flammarion, 2010

L'Album de Menzel, Flammarion, 2010

Le Cahier des mots perdus, Belfond, 2013

Note de l'éditeur

Les passages en italique précédés d'un tiret long sont des citations d'écrits de Marina Tsvetaeva ou de ses enfants. Une liste en est présentée à la fin de cet ouvrage.

Le poème de Pouchkine est traduit par Louis Martinez et extrait du recueil *Poésies*, Gallimard, mars 2011.

Le poème de Lermontov est traduit par Katia Granoff et extrait de *l'Anthologie de la poésie russe*, Gallimard, 1993.

Illustration de couverture : © Klavdij Sluban

© Éditions du Rouergue, 2024

www.lerouergue.com

boucles, un immense front un peu bombé, des yeux sombres, profonds. Elle était tout juste revenue à la maison, pleine de santé et les joues rosies par le grand air après deux semaines à Bykovo. C'était au début de l'automne dernier. Il faisait encore beau à Moscou. Elle chantonait d'une voix si juste et bouleversante les premiers mots d'une comptine, « Pipeau zoue Pipeau zoue Pipeau fus'lé Pipeau doré ». Elle caressait la tête de Marina en disant « a-i-i, a-i-i, a-i-i », ce qui voulait dire « gentille » avait traduit Lilia. Elle souriait, d'un sourire pudique, comme embarrassé, d'un sourire si rare comme rares étaient les fois où Marina l'avait prise sur ses genoux. Elle le faisait au retour d'une longue absence qui lui avait laissé croire qu'elle allait aimer Irina. Mais l'attrait de la nouveauté passait, l'amour tiédissait. Ne demeurait plus que la stupide et étrange Irina qui ne comprenait rien à rien, la gloutonne qui salissait sa robe, qui mâchouillait son chiffon et cachait son visage dans son bras replié. – Elle se cache pour échapper à tout, elle se fait son nid, disait Nadia, la nourrice à laquelle Irina s'était attachée. Elle se nichait dans ses bras, la tête enfouie contre son épaule, abandonnant son chiffon, laissant courir ses petites mains dans son cou et sur ses joues. Nadia la serrait contre elle, soufflait sur ses yeux, faisait mine de la dévorer de baisers. Irina riait. Marina n'en éprouvait aucune jalousie. Au contraire ! L'amour que Nadia portait à Irina la dispensait, elle, de l'aimer. Elle observait de loin les gestes précis et tendres qu'elle avait pour savonner Irina, l'essuyer doucement avec la serviette et recoiffer ses beaux cheveux souples et dorés. Elle se réjouissait de n'avoir pas à le faire elle-même. Elle était incapable de cette tendresse, elle le savait. Elle lavait Irina en la brusquant et l'enfant gémissait, la tête détournée, son torse maigre et ses petits bras raidis sous l'eau froide et le linge

une étoffe qui lui donne l'aspect d'un rocher factice. Irina a ce même regard grave et interrogateur, une esquisse de sourire apeuré. Ses petites mains sont posées dans les plis de sa robe, une robe blanche toute chiffonnée. Marina avait fait tirer ces photos pour les envoyer à Serioja. Elle voulait qu'il voie combien ses filles avaient grandi. Mais elle avait renoncé. Elle ignorait où il était.

Irina, telle qu'elle l'a vue pour la dernière fois à l'orphelinat, ne ressemblait à aucune de ces photos. Elle déambulait entre les lits du dortoir, amaigrie, son cou tendu comme celui d'un oisillon, les cheveux en bataille, ses yeux sombres, immenses, vides. – Irina ! Regarde qui est venu te voir ! a crié une surveillante. Mais Irina s'est détournée, sans un sourire, et elle a continué son chemin, chancelante dans sa robe d'indienne rose raidie de crasse, un croûton de pain serré dans sa main. — *Marina ! Excusez-moi mais elle ressemble affreusement à un phoque ! Affreu-se-ment !* a dit Alia.

À qui parler d'Irina ? À personne ! Alia ne sait pas. Elle ne lui a pas dit qu'Irina était morte. Elle a repoussé dans le débaras le fauteuil où elle dormait. Alia n'a posé aucune question et elle ne paraît pas s'étonner de l'absence de sa petite sœur. Sans doute la croit-elle encore à l'orphelinat.

Marina retarde sans cesse le moment de lui dire la vérité.

À Lilia et à quelques rares amis, elle a raconté qu'Irina était morte d'une pneumonie et leur a fait comprendre qu'elle ne voulait plus aborder le sujet.

« Ne pleure pas sur moi, ô Mère, toi qui m'as mis au tombeau... » Cette prière que chantaient les Flagellantes, moniales sans monastère errant par les chemins, résonne dans sa tête. C'était à Taroussa, à la Maison des Sables, au

existe si peu alors qu'Alia est malade, seule dans l'immense dortoir, et pleure de rage et de peur.

*Malgré les deux mains serrées
Les plus hargneuses possible
J'ai arraché aux ténèbres l'aînée
Je n'ai pu protéger l'autre !*

Habillée de sa robe en laine à carreaux, Alia était allongée sous une mince couverture d'une repoussante saleté, le crâne rasé et les yeux irrités d'avoir pleuré. Elle poussa un cri de désespoir à la vue de Marina – Oh ! Marina ! Que de malheurs ! Que de malheurs ! Et sortant de sous son oreiller une mèche de ses cheveux, elle dit en sanglotant – Je l'ai gardée pour vous, en souvenir.

Dans les lits voisins, des petits gémissent ou somnoient, couchés tête-bêche, à peine couverts. Tous ont les cheveux rasés. À cause des poux, a expliqué la directrice.

*Deux mains pour lisser, caresser
Les deux têtes sublimes
Deux mains et voilà qu'une
Est en trop, en une nuit !
Elle a emporté Alia loin de l'orphelinat et laissé Irina.
J'ai arraché aux ténèbres l'aînée
Je n'ai pu protéger l'autre !*

Comme la mort fait peu de bruit, comme elle est simple. — *Ni tonnerre, ni éclairs, ni « ça commence !!! » Mais simplement et tout à coup : la personne ne respire plus. Sans crier gare !*

Sans crier gare ? Vraiment ?

Le jour de la mort d'Irina et peut-être même à l'heure de sa mort, un oiseau est entré dans la chambre où dormait Alia et trois petites bougies ont roulé sur le plancher. Marina y a

nuages et rêveusement dit — *Marina, il y a un nuage qui passe. Peut-être est-ce la fumée du bûcher de Jeanne d'Arc ? Peut-être est-ce l'âme de votre mère ?*

– Ou celle d'Irina, murmure-t-elle et son cœur se serre quand elle pense à la trop courte vie de sa petite fille. — *Pourquoi es-tu venue sur terre ? Connaître la faim, chanter « äie doudou äie doudou », te balancer, essuyer des rebuffades... Étrange, incompréhensible, mystérieuse créature, étrangère à tous, avec des yeux si magnifiques ! Et une robe rose si horrible !*

voir des amis. Pourquoi aller quémander leur présence quand, elle en est sûre, ils n'éprouvent pour elle que de la pitié ? « Son enfant est mort, et son mari combat au loin, et Alia qui est si maigre... »

La journée est finie et nul coup frappé à la porte n'a rompu leur solitude et le silence du palais-grenier. Lassitude, tristesse, abandon... Il lui semble que son âme en est submergée, et c'est à peine si elle supporte la vision d'Alia, perdue dans le grand lit, ses yeux marqués de bistre fixés sur le plafond, immobile, rêvant certainement à d'étranges fantaisies. Elles ne fêteront pas Pâques. — *Alia ! Quand on est aussi abandonné de tous que nous le sommes, toi et moi, inutile d'aller importuner Dieu ! Nous irons nous coucher comme des chiens ! – Oui, oui, bien sûr ma gentille Marina ! Des comme nous, Dieu doit les visiter lui-même ! Car nous sommes des mendiants timides, pas vrai ? Et qui ne veulent pas gâcher sa fête.*

Un pas dans l'escalier, venu du premier étage. La voisine, Elizaveta Goldman, frappe à la porte. Elle tend un petit morceau de beurre enveloppé dans une gaze. Puis c'est au tour de la femme du cordonnier Grandski, arrivée de la maison d'à côté, d'offrir un grand bol de soupe.

Comme il suffit de peu pour retrouver le goût de se lever et d'aller quelque part ! Peu importe où. De remercier. Peu importe qui. La vie, Dieu, le hasard, les bolcheviques mêmes qui, à force de la dépouiller de tout, lui ont appris à s'émerveiller d'un rien.

L'heure de l'office des matines a été fixée à deux heures trente dans la nuit, a dit la femme du cordonnier. Marina et Alia iront toutes les deux à la cathédrale du Saint Sauveur. – Marina ! Je vous l'avais bien dit que Dieu viendrait nous chercher !

L'intérieur de l'église est comme en fusion à cause des cierges, de l'or des icônes, du reflet mouvant sur les visages, innombrables, émergeant au-dessus des manteaux, sous les châles. Alia est debout au milieu des fidèles, les yeux fixés sur l'iconostase. Hauteur vertigineuse, parois couvertes de fresques, marbre et porphyre, lustres de bronze et de cristal, dalmatiques et lourds manteaux brodés des prêtres, balancement des grands encensoirs, chœur de femmes, chœur d'hommes, piétinements, sanglots. « Tu es descendu dans les profondeurs de la terre. Tu as brisé les verrous éternels qui retenaient les captifs, ô Christ. Et le troisième jour, comme Jonas de la baleine, tu es sorti du tombeau... » Les chœurs chantent les antiques paroles de Jean Damascène. L'encens les environne d'une brume bleutée. Alia a le visage inondé de larmes — *Oh Marina ! Les icônes sont embrasées ! Comme si elles chantaient !*

Alia aime les églises, les cierges et les icônes. Les cloches. Surtout les cloches à cause, peut-être, de celles qui ont sonné à toute volée à l'heure de sa naissance et salué son irruption dans le monde — *Alia, qu'est-ce que tu aimes par-dessus tout dans la nature ? — Les cloches, les pigeons, et l'air, a-t-elle répondu un jour et après une courte hésitation — Pour toutes choses, j'ai toujours trois réponses. Je dis ce que je préfère par-dessus tout, je ne parle pas des fleurs ou des petites choses de ce genre !*

Au contraire d'Alia, enfant, Marina éprouvait un malaise, presque une panique, pendant les offices religieux, et tout son corps vibrail douloureusement au chant des basses profondes du chœur des hommes. Elle redoutait l'odeur de l'encens, le visage sévère des prêtres, leur barbe, les ornements pompeux, les femmes engoncées dans leur manteau et leur foulard, se prosternant devant les prêtres et leur baisant les

elle ne peut pas, son obstination à rêver, de peur de rater le surgissement d'un vers, d'une image qui serait plus juste, plus vraie, plus affûtée. — *De quoi ai-je besoin en ce monde ? De la présence de mon âme ! Tous les moyens sont les meilleurs. L'âme, c'est la résistance, c'est la voile. Le vent. La vie, a-t-elle écrit une nuit de solitude, alors que Serioja était au loin et que personne à Moscou ne semblait vouloir d'elle.*

Sculpteur de son âme ! Comme elle a bien obéi au prêtre ! Au-delà de toute espérance ! Car elle a entraîné Alia à sa suite et elle aime à relire ces mots qu'Alia lui a dits un jour de juillet 1918, et qu'elle s'est empressée de recopier — *Marina ! Dans ton âme, il y a du silence, de la tristeté, de la rigueur, du courage. Tu sais grimper à des hauteurs qu'aucun être ne peut atteindre. Dans ton âme, il y a encore – toi. Parfois, dans ton âme, tu penches la tête.*

Marina l'a encordée pour qu'elle monte avec elle au sommet, là où l'air est si incandescent qu'il est irrespirable pour qui n'a pas le cœur et les poumons solides. Mais Alia a le cœur et les poumons pour grimper et tenir, et elle n'a jamais failli.